

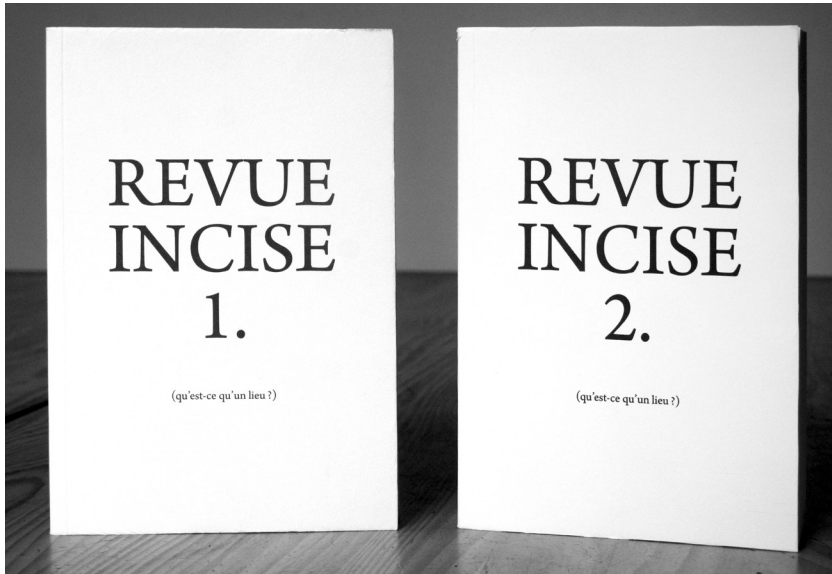
Entretien

PRÉSENTATION DE LA REVUE *INCISE*.

| ENTRETIEN AVEC DIANE SCOTT PAR HADRIEN VOLLE

La *Revue Incise* est une parution annuelle, dont le premier numéro date de septembre 2014. Elle a l'apparence d'un livre d'environ 200 pages. Quels sont les choix qui vous ont conduit à choisir ce volume et cette périodicité ?

C'est le désir d'un rapport à la lecture et à l'écriture qui justifie « volume » et lenteur, qui sont dans les deux cas un rapport particulier au temps. Le milieu théâtral, et partant le travail théâtral, pâtit d'une obsession à occuper le terrain, à « exister », obsession requise par le fonctionnement de la production. Nous tourner vers l'écrit, c'est mobiliser le temps long du travail, s'accorder le luxe de laisser monter la nécessité de l'écriture. La revue – qui s'appelle *Revue Incise*, elle est plus modeste que vous ne le supposez ! – s'est ouverte sous l'égide de Walter Benjamin qui proposait qu'en temps de crise on tire sur le frein d'urgence, on se prémunisse contre la défense maniaque du productivisme. Au demeurant la revue accorde beaucoup de soin à la fois au travail de commande et de composition des sommaires et au travail des textes, que les auteurs ont le temps d'élaborer. Moyennant quoi la revue ne s'adapte pas aux formats de loisir que l'organisation du travail contemporaine fabrique, elle est à la fois dans un trop (le « volume ») et un pas assez (un numéro par an), elle pose, de façon effectivement hérétique, un rapport à la lecture qui engage un autre rapport à la vie. Comme le dit un édito, nous sommes une série qui n'a qu'un épisode par saison.



Quel rôle tient ou compte tenir la *Revue Incise* dans le paysage des revues théâtrales ?

Revue Incise s'inscrit à la lisière de son propre champ et opère des coupures dans l'enclos. Notre besoin, en tant qu'actrices du champ théâtral – puisque le comité de fabrication est composé de personnes qui ont travaillé ou travaillent dans le théâtre à différentes fonctions – était de mettre nos questions à l'épreuve et à l'éveil d'autres domaines, d'autres modes de fonctionnement, pour venir éclairer en retour nos pratiques.

Vous êtes plus dans la pensée et moins dans l'actualité qu'une revue journalistique, tout en assumant ne pas être une revue scientifique. Comment la volonté de créer cet entre-deux est-elle née ?

Nous travaillons effectivement, à la faveur de ce rythme annuel, à saisir ce qui s'arrache de l'actualité pour interpréter notre époque. Plutôt que de parler de « science », qui qualifie une nature de parole, je préfère parler d'« université » qui relève d'un découpage social et d'une question de statut : nous appartenons pour partie au paysage des sciences sociales mais nous ne sommes pas une revue universitaire. Le maître mot de notre travail n'est effectivement ni l'actualité comme matériau imposé et, partant, type de parole, ni le savoir comme domaine académique, mais la critique, qui est d'abord un certain rapport à nos catégories de pensée.

Peut-on dire que la *Revue Incise* est un débat imprimé « depuis le théâtre », pour reprendre votre formulation ? Comment naissent les discussions au sein de la revue ? La place est-elle laissée aux échanges contradictoires d'une manière ou d'une autre ?

Pour votre première question : *Revue Incise* n'est pas un débat mais un acte, qui part effectivement du théâtre. Elle appelle au débat, c'est différent. Pour votre deuxième question : la revue est elle-même le fruit d'un désir de discussion porté par le Studio-Théâtre au sein d'un groupe de travail dont l'objet était la question du théâtre dans l'institution. Quant à votre troisième question, il me semble qu'elle fait fond sur un impensé qui associe parole minoritaire et illégitimité (l'auriez-vous posée à *Théâtral Magazine* ?) Votre question sous-entend que dans la mesure où, effectivement, la revue fait profession d'incise, c'est-à-dire à la fois de liberté de ton et de non allégeance au *mainstream*, elle se devrait de faire place à son autre. Supposant de la sorte que là où ne se reflète pas ce qu'on suppose être la majorité, il y a un problème, un défaut, comme si la publicité (un objet rendu public) devait être soumise à un principe de représentativité (supposée). L'appel à la représentativité est le codage social-démocrate d'une pathologisation du minoritaire. C'est en réalité un appel au consensus, donc une forme de censure. Moyennant quoi il me semble que c'est votre question qui risque d'emporter une vision du champ peu ouverte au contradictoire, non ?

Vous revendiquez un rôle critique, mais la *Revue Incise* est rattachée à une institution - le Studio-Théâtre de Vitry. Comment est-il possible de concilier indépendance d'esprit et adhésion à un projet culturel ? *Revue Incise* n'adhère à aucun projet culturel, et c'est là son point d'allégeance au Studio-Théâtre de Vitry : c'est exactement ce qu'il lui demande ! Quand Daniel Jeanneteau et Juliette Wagman m'ont contactée pour me demander de créer une revue, il s'agissait explicitement d'une revue indépendante, dont la fonction n'était de faire la promotion ni du travail de Daniel Jeanneteau ni du Studio-Théâtre, sauf à être valorisant en soi, en tant que choix de direction. Le Studio-Théâtre a eu, à l'époque de Jacques Lassalle, une revue qui était plus classiquement un outil d'accompagnement des spectacles, de beaux cahiers dramaturgiques. La difficulté que vous pointez fait signe vers un phénomène récent auquel la revue tourne le dos et qui est le développement des outils de communication des structures culturelles. Nombre de C.D.N. par exemple ont aujourd'hui des journaux, lettres, plaquettes qui requièrent le travail de rédacteurs, à l'occasion d'ailleurs des critiques qui trouvent là des revenus complémentaires. *Revue Incise* est un espace de travail financé par le Studio-Théâtre de Vitry, à moindre proportion

par la compagnie Les corps secrets, c'est-à-dire par de l'argent public pour produire un « lieu » public – d'où la modicité de son coût, qui est la troisième caractéristique que votre première question aurait pu relever. Votre question cerne en fait l'espace exact de notre enjeu : comment continuer de penser des lieux publics qui s'adressent à tous et qui ne soient pas confisqués par la promotion du nom d'un seul ? Le lien, le « filtre » du Studio n'est pour autant évidemment pas indifférent : la présence de Juliette Wagman dans le comité de fabrication en témoigne, c'est elle qui a formulé si clairement ce qui nous semble être la question historique du théâtre aujourd'hui, celle du lieu.

Parmi les différents horizons que vous souhaitez donner à la revue, vous affirmez vouloir « redonner vigueur à la critique dramatique ». Selon vous, à quel moment la critique dramatique a-t-elle cessé d'être vigoureuse ? Et quels sont les outils que vous proposez pour y parvenir – puisqu'on ne lit pas de critique traditionnelle dans la revue ? Il s'agit bien de participer à un réassort de la critique en général, au-delà du théâtre mais depuis le théâtre. Nous appartenons encore, et manifestement avec une violence renouvelée, à ces longues années d'hiver dont parlait Felix Guattari et qui correspondent depuis les années 1980 à la très vaste et tragique contre-révolution droitière dont les récents état d'urgence et déchéance de nationalité sont en France les sinistres surgenons. En ce qui concernent nos outils, il me semble que la réponse est dans votre question !

Vous vous définissez comme un « regard neuf ». Mais comment installer la *Revue Incise*, non pas comme spectateur, mais comme acteur de l'évolution théâtrale ?

Je n'ai aucun souvenir de cette flagornerie mais j'en suis bien capable ! Si je saisis bien votre question, cela ne se décide pas, mais si je peux cerner tout de même quelque chose : nous nous séparons résolument de la logique et de la fiction du « public » auquel on s'adresserait. Si jamais il y avait une éthique de notre « programmation » (comment nous commandons et/ou choisissons les textes), ce serait de ne publier que des textes que nous, *Revue Incise*, avons envie de lire et de relire. Il n'est jamais question d'un autre auquel il faudrait parler, ou qu'il faudrait séduire, nous ne nous orientons qu'à la boussole de notre désir de lire, parfois d'écrire, c'est-à-dire d'élaborer. Cela a l'air aut centré mais c'est au contraire la pierre de touche d'une honnêteté dans la proposition faite aux lecteurs, à l'égard desquels par ailleurs nous sommes en permanence dans le souci, non pas de l'accessibilité, mais de l'adresse à tous. Il n'y a aucune connivence avec le lecteur sur la base d'un savoir supposément partagé. En revanche nous ne cédon

rien sur la complexité quand elle est nécessaire. Et nous avons été heureuses de constater que ce désir d'une mise au travail collective a été salué, presque avec soulagement, comme la satisfaction d'une attente de longue date.

Dans les horizons que vous vous fixez, vous revendiquez une forme de «décloisonnement» autour des questions de théâtres, et vous faites le choix de parler de tous les sujets. Comment parvenir à cette ouverture, sans devenir une sorte de fourre-tout ?

Héhé ! Que les cloisons soient les marqueurs de l'ordre entendu est une chose, qu'elles soient les gages du sens en est une autre dont il faut se garder ! C'est contre un certain usage de la mise en ordre des articles, leur mise en hiérarchie, leur mise en signification, que *Revue Incise* travaille ses sommaires, également, en laissant la place au lecteur, que nous supposons, par principe je dirais d'aristocratie démocratique, intelligent *au moins autant* que nous, pour qu'il fasse lui-même le chemin qu'il veut y faire et y mette l'ordre ou le désordre qu'il veut. Si le fourre-tout est l'effet que fait la liberté, alors c'est salutaire ! Mais nous n'avons jamais fait le choix de « parler de tous les sujets », car nous ne raisonnons pas en termes journalistiques de « sujets ». Nous nous orientons vers la question que Juliette a lâchée dans nos pattes : « qu'est-ce qu'un lieu ? », qu'elle a forgée à travers son engagement à la Coordination des intermittents et précaires d'Ile-de-France, et depuis son travail dans ce lieu particulier de l'institution qu'est le Studio-Théâtre de Vitry, question qui résonne fortement j'imagine pour Elise Garraud, ancienne administratrice de Ramdam près de Lyon et de compagnies théâtrales, actuellement tailleur, pour moi, ancien metteur en scène, critique et chercheuse, pour Delphine Lavergne, qui vient du monde de l'entreprise et qui nous décomplète à point nommé. C'est cette question, « qu'est-ce qu'un lieu ? », qui est le sous-titre permanent de la revue, dont vous entendez combien elle résonne politiquement, que chaque texte vient mettre au travail à sa manière. Et le rapport à la question est lui-même travaillé : il ne s'agit ni de se dire que nous allons y répondre comme on trouve une solution, ni de la poser de manière rhétorique pour glaner tout ce qui de près ou de loin traiterait du « lieu ». Ce n'est pas une *thématique*, c'est une *question*, c'est-à-dire que notre rapport à elle est lui-même problématisé.

Vous semblez vouloir replacer les questions politiques au cœur des débats qui concernent le théâtre. Quelle place a, selon vous, le politique dans la création théâtrale française contemporaine ?

La revue ne souhaite pas replacer le ou la politique au cœur du théâtre, elle souhaite politiser le rapport que le théâtre a à la politique, c'est très

différent ! Il me semble effectivement que « politique » est un signifiant en surchauffe dans le théâtre depuis les années 1990, au service le plus souvent de choses tout à fait pasteurisées ou complaisantes. Comment penser cela ? Et comment penser l'universel que pose l'idée de la culture comme institution ? C'est ma recherche depuis quelques années effectivement.
